

Johannes Ramsauer

Dans l'amitié de Pestalozzi
(Im Bannkreis Pestalozzis)

Introduction et traduction
de Jacqueline Cornaz-Besson



1994

Editions du Centre de documentation et recherche Pestalozzi
Yverdon-les-Bains

Introduction

Ancien élève chez Pestalozzi, Johannes Ramsauer (1790 – 1848) a eu l'heureuse idée de prendre régulièrement des notes tout au long de sa vie. Il les fera éditer en 1838, en 31 vol., à Oldenburg, sous le titre de: «*Kurze Skizze meines pädagogischen Lebens, mit besonderer Rücksicht auf Pestalozzi und seine Anstalten*».

La famille Ramsauer a égaré de nombreux fascicules; mais il reste heureusement de cette vie active, les notes prises lors des séjours à Berthoud et Yverdon. Ce sont donc des extraits qui ont paru en deuxième édition, à Oldenburg en 1880, sous le titre de: «*Johannes Ramsauer – Im Bannkreis Pestalozzis*». Heft 15, Eugen Rentsch Verlag, Erlenbach, Zurich, 1880. Préparé par Fritz Ernst.

Notre ouvrage se complète par les renseignements puisés dans une petite brochure, écrite par une descendante de Ramsauer, Prof. Dr. Hélène Raumsauer: «*Oldenburger Jahrbuch*», Band 83, Oldenburg, 1983.

Expliquons encore que lorsque Johannes Ramsauer arrive dans la « petite école » de la basse ville de Berthoud, il est âgé de 10 ans; et toutes ses premières observations se font à travers les yeux d'un enfant de 10 ans: donc directes, sans fioritures, et parfois peu flatteuses vis-à-vis de Pestalozzi.

Celui-ci s'acharnait alors à élaborer un nouveau système d'éducation, capable de réformer l'école populaire suisse, engoncée dans une ornière sans intérêt pour l'enfant.

Dans cette tourmente de réformes, Ramsauer n'avait pas le recul nécessaire pour évaluer la situation dans son ensemble. Il va rester des années (16 ans) auprès de Pestalozzi, qui sera pour lui comme un deuxième père. Et lorsque le pédagogue ouvre son Institut en 1800 au château de Berthoud, il prend avec lui Johannes Ramsauer; celui-ci devient ainsi un des premiers élèves à vivre en internat. De plus, le jeune garçon restera en relations avec sa bienfaitrice, Madame de Werth, qui suivra ses progrès et pourvoira à son habillement.

A Berthoud, Ramsauer va gravir différents degrés, passant d'« écolier », à « petit domestique », puis « sous-maître »; le deuxième stade lui demandera passablement d'efforts physiques, au détriment de l'enseignement dont il rêvait; il se trouvait parmi les trente élèves, filles et garçons, qui apprenaient à lire, écrire et dessiner. Mais Ramsauer, lui, était un enfant pauvre...

Pourtant il jouira continuellement de la grande confiance de Pestalozzi.

Après les expériences de Berthoud (1800-1804), et de Münchenbuchsee – une collaboration difficile avec le patricien bernois de Fellenberg – Pestalozzi accepte l'aimable invitation de la ville d'Yverdon, et vient s'installer au château qui lui est offert gratuitement.

Au début de 1805, il y ouvre son Institut d'éducation qui va durer vingt ans. Il va attirer l'attention de tout le monde pédagogique d'Europe. Les visiteurs sont nombreux; il s'établit alors une vaste correspondance avec Pestalozzi, nécessitant plusieurs secrétaires; Ramsauer sera l'un d'eux, nommé même « secrétaire particulier » de Pestalozzi pendant plusieurs années: un grand honneur mais aussi une lourde tâche, à côté de son enseignement.

L'Institut s'agrandit, compte 160 élèves et plus, et perd peu à peu son caractère familial. Ramsauer le ressent profondément et en souffre.

En plus, Pestalozzi rêvait toujours à son Ecole de pauvres; dans ce but, il envoie Ramsauer se former à différentes branches d'artisanat, afin de transmettre ce savoir pratique aux futurs élèves; ce rêve de Pestalozzi se réalisera à moitié en 1818, dans l'école de Clendy, près d'Yverdon, mais seulement pour quelques mois.

A l'Institut du château, les maîtres viennent de différents pays, avec des formations variées, et désireux d'acquiescer la méthode de Pestalozzi; afin de par-

faire leurs connaissances, ils vont procéder à des échanges de matières; musique contre géographie, français contre histoire, etc...

Mais Ramsauer se sent de plus en plus isolé, et malgré son affection pour Pestalozzi, il songe à le quitter; parmi plusieurs offres avantageuses, en 1816, il répond à celle de Würzburg, en Allemagne. Il s'y rendra au printemps pour enseigner dans l'Institut privé, dirigé par Friedrich Kapp, ancien étudiant chez Pestalozzi de 1815 à 1816; cette école s'inspirait des idées du pédagogue suisse.

Ramsauer enverra régulièrement de ses nouvelles à Yverdon.

En février 1817, il se fiance avec Wilhelmine Schulthess (1795-1874), de Zurich, une parente de Madame Pestalozzi, et ancienne élève à l'Institut des jeunes filles d'Yverdon, de 1812 à 1814, alors dirigé par Madame Rosette Niederer-Kasthofer. Le mariage aura lieu en octobre 1817. Un premier fils, Carl, naît le 13 novembre 1818. Ramsauer écrit alors: «O joie, j'ai un fils!» Le couple sera comblé, puisqu'il viendra encore treize enfants, moitié filles, moitié garçons, tous élevés dans l'esprit de Pestalozzi; c'est-à-dire, en harmonie, joie et travail. Deux mourront en bas âge. De 1817 à 1819, Ramsauer va poursuivre ses études à Stuttgart.

Dès 1820, il se fixe à Oldenburg, où il aura une double activité: d'une part, il deviendra le précepteur des Princes d'Oldenburg: Alexandre et Peter, fils de la

reine Katharina, elle-même sœur du Tsar Alexandre I^{er} de Russie. D'autre part, Ramsauer va enseigner dans une école élémentaire qui comprenait 100 élèves (filles et garçons). Mais il prendra le temps de rendre plusieurs fois visite à sa mère à Hérिसau, en Suisse, jusqu'à la mort de celle-ci en 1821. En 1826, Ramsauer voyage en Europe, et passe par Yverdon, qu'il retrouve avec mélancolie.

Pestalozzi, âgé, était parti au début de 1825, pour retourner à son Neuhof. Ramsauer écrit alors:

«... *Cher et bon Pestalozzi! Tu avais les intentions les plus nobles, et tu t'offrais en sacrifice pour le bien de tous... Mais dans le choix de tes moyens, tu étais en partie incompris, imprudent, et en partie malheureux... Mais Dieu qui est juste, te récompensera. C'est ce qui me console pour toi, qui étais notre deuxième père...*».

Après une vie bien remplie, J. Ramsauer, malade, mourra le 15 avril 1848.

Le Centre de documentation et de recherche Pestalozzi en langue française à Yverdon, a souhaité offrir au public, ce témoignage intéressant. Voici donc la traduction de ces extraits.

Traduction de Jacqueline Cornaz-Besson,
en collaboration avec Irène Keller-Richner.

Yverdon-les-Bains, automne 1994.

La maison des parents

Je suis né en mai 1790 à Hérissau, dans le canton d'Appenzell, où mon père avait une petite fabrique et un commerce avec tous les outils nécessaires et le matériel utile pour nos locaux à filer, les caves à tisser et les fabriques d'«indiennes». Je perdis mon père déjà dans ma quatrième année; ma bonne mère continua le commerce et employait encore un certain nombre de femmes qui confectionnaient pour elle de la dentelle en soie noire. J'étais le plus jeune des sept enfants, et je devais, malgré mes six ans, accompagner mon unique frère déjà adulte et une ou deux de mes sœurs, chaque semaine au marché d'Hérissau ou de St-Gall; là, nous avons notre propre petite cave et dépôt de marchandises; aux marchés annuels, y venaient les habitants des villages voisins, et des plus grandes localités; je devais surveiller les marchandises, pendant les deux premières années et ensuite, je devais aussi vendre. A ce commerce, j'appris de bonne heure à faire attention à tout bien tenir en ordre et à

calculer; par contre à la maison, j'apprenais à prier et obéir auprès de ma douce et pieuse mère; puis à travailler, c'est-à-dire détortiller et dévider les fils de satin. Plus tard, j'appris à parler correctement; et c'est à huit ans seulement, que j'allais pour la première fois à l'école; mais dans une école si piteuse, comme il y en a bien peu aujourd'hui. Là, j'étais naturellement très malheureux; d'autant plus, que j'étais très avide d'apprendre.

Mais après environ une année et demie, j'avais à peine appris à lire et à écrire; et comme j'avais une mauvaise mémoire, j'apprenais tout par cœur avec une grande crainte et beaucoup de peine; surtout le célèbre *Petit livre de questions*, ou «*Milchspeise*», une sorte de catéchisme. Dans cette école, il n'était pas question d'autres branches d'enseignement.

Le maître d'école parlait rarement avec les élèves, sauf lorsqu'il grondait; il n'expliquait rien du tout, si bien que toute son activité se bornait à questionner sur ce que les écoliers eux-mêmes avaient appris, en ronchonnant à haute voix; ou alors, il faisait des modèles d'écriture; ou bien, il tapait sur la table avec un long bâton, s'il y avait trop de bruit.

Mais il y avait, dans notre maison, un grand va-et-vient de personnes différentes, qui parfois y habitaient – et parmi celles-ci, plusieurs tisserands, qui avaient fait de grands voyages, et même l'un d'entre eux avait été esclave en Afrique – j'eus ainsi droit à beaucoup de récits. Ma mère, elle-même, était une

femme pieuse, compréhensive, et jusqu'à ses derniers jours, très avide d'apprendre; à la vérité, sans formation, mais pleine d'amitié et de sérieux pour tous, très attentive à tous ceux qui travaillaient autour d'elle, et qui l'avaient en grande estime. D'une éducation scolaire véritablement correcte, on ne pouvait pas vraiment en parler; mais ce que je voyais et entendais, en particulier: prier, chanter, travailler, lire la Bible, apportaient à la maison, la concorde, un amour universel, le respect; et même une sorte de soumission et de haute considération envers ma mère; tout cela était plus précieux pour moi que tous les bavardages sur l'éducation, ou toutes les morales réunies.



Johannes Ramsauer (1790-1848), originaire de Hérisau en Appenzell.

Emigration

La Révolution française parvint aussi en Suisse dans les années 1796 à 1799, particulièrement dans la campagne; puis adoptés par des «samaritains» charitables; nous fûmes conduits dans leur patrie. Je parvins à un ralentissement dans le commerce, un chômage à Schleumen, à une heure à l'ouest de Berthoud, un mal généralisé et pesant sur toutes les questions de pain quotidien; et même survinrent la faim et la misère: 3.500 garçons et filles des cantons d'Uri, Schwyz, Unterwald, Zoug, Glaris et Appenzell¹ et même une partie du canton de St-Gall durent émigrer; des enfants de sept à quatorze ans allaient errer du côté de Bâle et Neuchâtel; mais surtout la grande partie se dirigea vers les cantons de Zurich et Berne; ils y furent accueillis avec une grande charité et la plupart avec un véritable amour familial.

¹ Au cours de l'année 1797, il y eut aussi la guerre civile, dans le canton d'Appenzell; elle fut ruineuse; car la partie réformée de ce canton était formée d'artisans et d'ateliers, plus que de paysans.

Bien que je n'aie pas appartenu à ces tout pauvres enfants, ma mère céda à ma demande instante et me laissa partir; en février 1800, je quittais la maison paternelle, et partis avec 44 garçons de 10 à 14 ans. Nous fîmes ce voyage en deux chars ouverts; et nous fûmes logés et nourris à midi et le soir comme des soldats. Après huit jours, nous avions atteint notre lieu de destination à Oberburg, non loin au sud de Berthoud; pour la dernière fois, nous fûmes encasernés; et le matin suivant, nous fûmes alignés sur la Place du marché, au regard des habitants de la ville et de la campagne; puis adoptés par des «samaritains» charitables; nous fûmes conduits dans leur patrie. Je parvins à un ralentissement dans le commerce, un chômage à Schleumen, à une heure à l'ouest de Berthoud, un mal généralisé et pesant sur toutes les questions de pain quotidien; et même survinrent la faim et la misère: 3.500 garçons et filles des cantons d'Uri, Schwyz, Unterwald, Zoug, Glaris et Appenzell¹ et même une partie du canton de St-Gall durent émigrer; des enfants de sept à quatorze ans allaient errer du côté de Bâle et Neuchâtel; mais surtout la grande partie se dirigea vers les cantons de Zurich et Berne; ils y furent accueillis avec une grande charité et la plupart avec un véritable amour familial.

De ce voyage d'émigration, voici quelques mots: De notre lieu d'encasernement, nous fûmes traités de différentes manières, selon l'état de fortune, ou selon l'opinion politique du propriétaire de la maison. La première nuit, nous fûmes logés à Wil (canton de Thurgovie); et tard le soir, nous avons dû chercher dans la haute neige et avec des lanternes, notre lieu de cantonnement. Je vins avec deux autres garçons dans une pauvre maison où, sans souper, nous avons dû dormir sous le toit; la neige et le vent pouvaient s'y presser librement. A Zurich, pleine de troupes étrangères, c'est seulement dans un hôpital que nous avons trouvé de la paille pour nous loger la

nuit; si bien que la plupart des garçons se lamentèrent toute la nuit; ils prirent froid et furent malades les jours suivants.

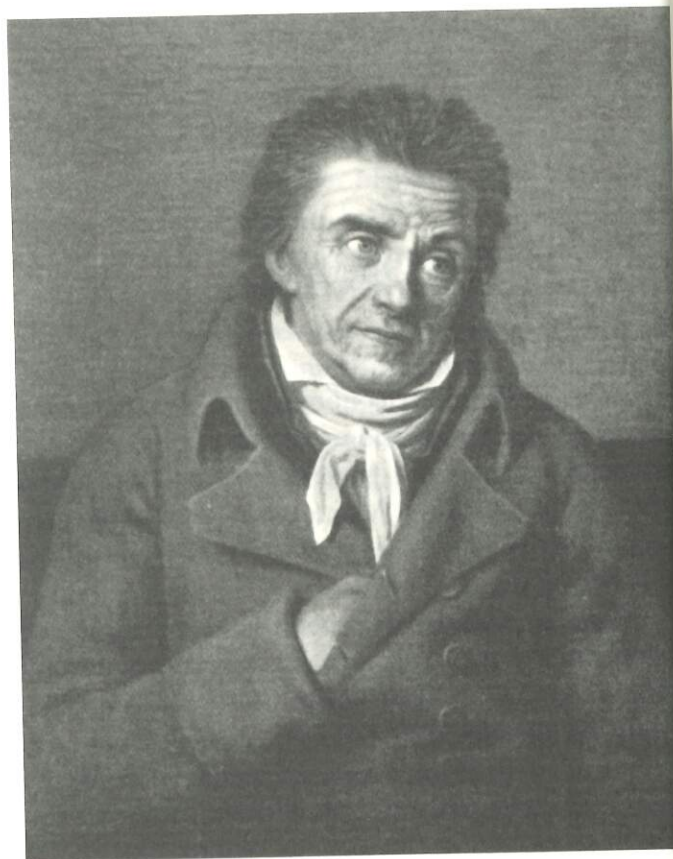
A Murgenthal (canton de Berne), on ne voulait pas nous accepter le soir; si bien que nous avons dû chercher pendant plusieurs heures un endroit où passer la nuit; et finalement, nous trouvâmes une seule ferme de paysans, mais qui était déjà pleine de soldats et de cantinières. Pourtant la plupart des gens avaient pitié de nous, et venaient amicalement à notre rencontre; et on ne peut assez louer combien l'accueil fut bon à Lenzburg, pour le campement nocturne, le bon dîner à Suhr, et l'amabilité des gens chez qui nous fûmes répartis.

A Oberburg

Là, nous fûmes sélectionnés, en rangs, choisis d'abord par les gens distingués, parmi les paysans les plus riches et aisés qui triaient les garçons les plus forts et en bonne santé. Moi, on me laissa longtemps debout; finalement, un paysan vint vers moi, me prit par le bras et dit:

« *Viens ici, petit garçon* », et m'installa sur une meule de foin, où il y avait déjà quatorze autres garçons, qui devaient rejoindre le riche village de Hindelbank.

Arrivés à Schleumen, tous les quinze, nous fûmes le nouveau alignés en rangs; et Madame de Werth sortit de sa belle maison, avec l'intention d'accepter l'un d'entre nous. Tous nous étions tranquilles comme des souris, timides; moi seul me dressais et courageusement, je criais gaiement: « *je sais l'âge de la maison* » (sur la porte de la maison, il y avait la date de sa construction). Cela plut à cette gentille dame qui ne demanda si je voulais bien rester chez elle? Je répondis: « *Oui, si c'est bien* ».



Henri Pestalozzi (1746-1827).

Chez Pestalozzi à Berthoud

A part les bons soins physiques, il n'y avait rien d'intéressant pour moi à Schleumen; ce fut un grand bonheur lorsque Madame de Werth m'envoya, ainsi que l'autre jeune, à l'école à Berthoud. Sur ce chemin de l'école, je fis une expérience curieuse, en particulier celle-ci: c'est que d'autres milieux produisaient aussi d'autres manières d'envisager la vie.

Car à la maison, j'étais très superstitieux et même très craintif la nuit. Parce que j'entendais beaucoup d'histoires de toutes sortes sur les sorciers, les sorcières, les esprits et les fantômes. La crainte de tout cela s'arrêta le jour où je me trouvais dans un autre environnement; et même d'une manière frappante, lorsque je me rendais à l'école entre Schleumen et Berthoud; je me reposais alors sous le gibet qui se trouvait sur ma route, et je mangeais tranquillement mes cerises et mes petits pains, tandis que le squelette se balançait.

A Berthoud, j'allais pour la première fois dans une école, fréquentée la plupart du temps par des enfants

émigrés; bientôt, j'allais chez Pestalozzi dans une petite école appartenant à la ville; il enseignait d'après ses propres idées, chaque jour pendant cinq heures, gratuitement.

En matière scolaire, je n'apprenais rien, pas plus que les autres élèves d'ailleurs; mais par son zèle sacré, donnant tout son amour, en s'oubliant lui-même, Pestalozzi faisait une forte impression aux enfants; sur moi aussi, très profondément, et mon cœur d'enfant reconnaissant s'attachait à lui pour toujours. Mais il advint aussi que, lorsque Madame de Werth partit pour tout l'hiver à Berne, elle nous laissa le libre choix, aux deux garçons, de venir avec elle, ou d'aller chez Pestalozzi à Berthoud; pendant que mon camarade se décidait pour la belle et riche capitale, moi, c'était tout décidé, je restais:

Il est impossible de donner une image réelle de cette école, sinon par quelques fragments. D'après les idées de Pestalozzi, toute méthode était exclue, car il fallait tout repenser en se basant sur la langue maternelle, le nombre et la forme. Un véritable plan scolaire n'existait pas; ni aucun plan d'études; c'est pour quoi, Pestalozzi n'était lié à aucune obligation particulière; au contraire, il travaillait au moins deux à trois heures de suite dans la même matière. Nous étions environ soixante garçons et filles de huit à quinze ans; nous recevions des enseignements le matin de 8 à 11 heures; et l'après-midi de 2 à 4 heures. Tout était basé sur le dessin, le calcul, et les exercices

de langage. On n'apprenait ni à lire, ni à écrire et les élèves n'avaient ni plume, ni livre de lecture; de même, on ne devait rien savoir par cœur, on apprenait des bribes du monde terrestre et des choses spirituelles. Pour le dessin, nous ne recevions aucun modèle, ni directives, seulement des craies rouges (crayons faits de matière rouge-ocre pour dessiner) et des ardoises; pendant que Pestalozzi nous faisait répéter des phrases de l'histoire naturelle (comme exercice de langage), nous devions en même temps dessiner «ce que nous voulions».

Mais nous ne savions pas quoi dessiner; parfois nous dessinions un petit homme, ou une petite bonne femme; d'autres dessinaient des maisons, des traits, des volutes ou des arabesques, en bref, tout ce qui nous venait à l'esprit. Mais Pestalozzi ne vérifiait rien de ce que nous dessinions, et avions griffonné; mais c'est aux habits, en particulier aux manches et aux coudes, qu'on pouvait voir que tous les élèves avaient employé la craie rouge!

Pour le calcul, deux écoliers se partageaient un petit tableau en carton divisé en carrés, dans lesquels il y avait des points que nous devions compter, additionner, soustraire, multiplier et diviser. Mais comme Pestalozzi se bornait à faire dire ou répéter ces exercices à la file, sans interroger, ni poser de questions, ce procédé, pourtant excellent, resta sans grande utilité. Pestalozzi n'avait pas la patience de revenir en arrière, ou de poser des questions; et dans son zèle excessif, il

s'inquiétait peu de chaque élève en particulier. Le meilleur que nous ayons appris chez lui, c'était les exercices de langage, du moins ceux qu'il nous présentait devant la tapisserie de la salle d'école, et qui étaient de vrais exercices d'intuition. Ces tapisseries étaient très vieilles et déchirées; et devant elles, nous devions l'un après l'autre nous placer souvent de deux à trois heures d'affilée; et nous devions décrire les figures peintes, les trous et les déchirures; et tout ce que nous observions par rapport à leur forme, leur nombre, leur position, leur couleur et formuler nos observations et remarques en phrases toujours plus longues et développées. Puis il disait:

«*Alors, garçons, que voyez-vous?*»
(Il ne nommait jamais les filles)

*Réponse: Un trou dans la paroi.
Une déchirure à la tapisserie.*

Pestalozzi: «Bien, répétez après moi»

*Je vois un trou dans la tapisserie.
Je vois un grand trou dans la tapisserie.
Derrière le trou, je vois le mur.
Derrière le trou long et étroit, je vois le mur.*

Pestalozzi: «Répétez après moi»

*Je vois des figures sur la tapisserie.
Je vois des figures noires sur la tapisserie.
Je vois des figures rondes et noires sur la tapisserie.
Je vois une figure jaune et carrée sur la tapisserie.
A côté de la figure jaune et carrée, j'en vois une noire et ronde.
La figure carrée est jointe à la figure ronde par une large raie noire! etc.*

Les exercices de langage qu'il tirait de l'histoire naturelle étaient moins appropriés. Et pendant que nous devions dessiner, il nous faisait répéter:

*Amphibie:
des amphibiens glissants
des amphibiens rampants
des singes avec queue
des singes sans queue.*

De tout cela, nous ne comprenions aucun mot, car aucun terme n'était expliqué, comme en chantant, tout était prononcé si rapidement et indistinctement, que cela aurait été un miracle si quelqu'un avait compris et en avait appris quelque chose; Pestalozzi criait d'une manière affreuse, et sans s'arrêter, si bien qu'il ne pouvait plus nous dire de répéter; du moins, il ne nous attendait jamais, s'il avait prononcé une phrase; mais au contraire, il poursuivait sans s'interrompre; et

prononçait toute une page sans s'arrêter. Ce qu'il nous exposait, était fixé sur une demi-feuille de papier d'un grand carton; et nous devions en répéter la plus grande partie; si bien qu'à la fin, nous disions « en – en », ou « Affen » (singes, singes).

De questions et de révisions, il n'y en avait pas.

Comme Pestalozzi, dans son zèle, ne comptait pas son temps, on poursuivait ce qu'il avait commencé avec nous à huit heures, parfois jusqu'à 11h.; mais à 10h. il était déjà très fatigué et tout enroué. Lorsque 11 h. arrivait, nous remarquions et entendions le bruit familier des autres enfants dans la rue; et alors nous sortions tous en courant, sans prendre congé. Bien que Pestalozzi ait toujours défendu sévèrement à ses collaborateurs d'user de châtiments corporels, il n'épargnait pas toujours les taloches dans son école. La plupart des élèves lui rendaient la vie amère, si bien qu'il m'inspirait une profonde pitié; et je m'en comportais d'autant plus tranquillement; il le remarqua bientôt; aussi me prenait-il à 11h. avec lui pour aller faire une promenade; par beau temps, il allait chaque jour, au bord de l'Emme, pour y chercher des cailloux. Je devais lui aider; mais j'étais particulièrement embarrassé, pour savoir lesquels je devais choisir parmi les milliers de pierres qui se trouvaient là. Lui-même en connaissait fort peu, mais chaque jour, il en remplissait ses poches et son mouchoir, pour les ramener à la maison, où il ne les regardait plus. Il gardera, sa vie entière, ce goût si particulier; et

à Berthoud, il était difficile de trouver dans tout l'Institut, un mouchoir entier, parce qu'ils avaient tous été déchirés par les pierres ramassées.

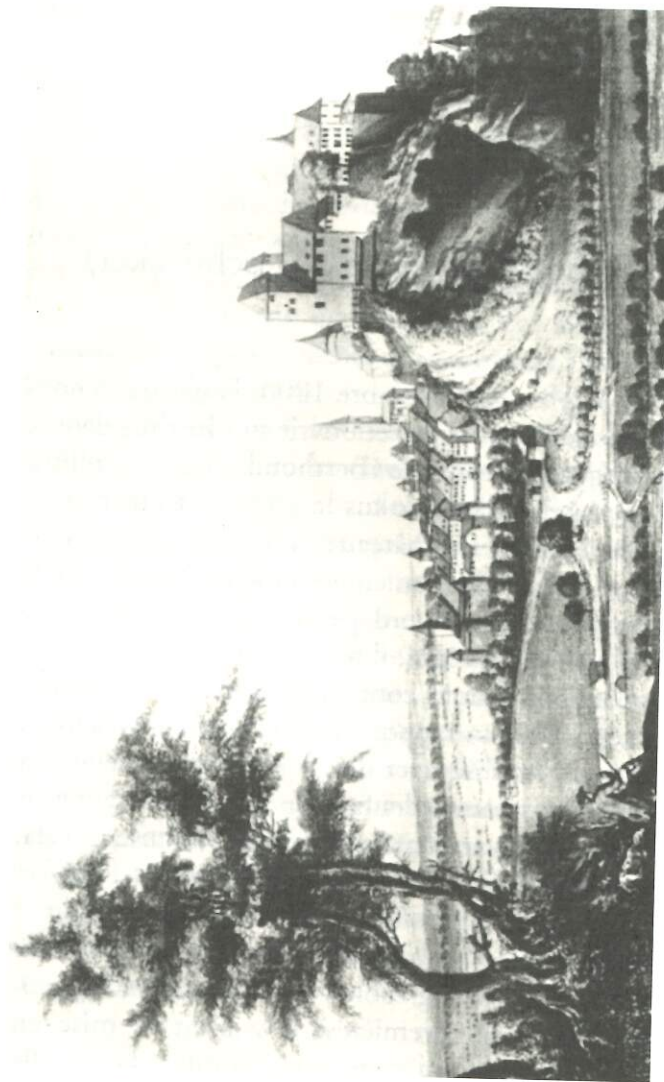
Il y a quelque chose, à vrai dire de peu important, mais que je ne peux oublier. La première fois que je fus conduit dans l'école de Pestalozzi, il m'embrassa, me salua cordialement, me désigna rapidement une place et ne m'adressa plus la parole de toute la matinée.

Il parlait seulement d'une manière constante, sans s'arrêter. Je ne comprenais rien à tout cela, sauf chaque fois à la fin d'une phrase le mot « Affe, Affe » (singe).

Et comme Pestalozzi était extérieurement très laid, et sans foulard autour du cou, sans veste, en simples longues manches de chemise, tombant sur ses bras qui tournaient, avec ses mains qui s'agitaient – courant comme un sauvage autour de la salle – tout grisonnant, je crus bientôt qu'il était lui-même un singe!!!

Les premiers jours, je craignais d'autant plus Pestalozzi, que son baiser de bienvenue m'avait rappelé des souvenirs. Ce baiser était terrible pour moi, car une fois, à Hérissau, deux Français s'étaient battus en duel devant notre maison; tous deux roulèrent par terre gravement blessés; puis s'étaient donné le « baiser de réconciliation »; ma mère qui avait observé la scène, cria avec effroi: « *Un baiser de Judas* ». C'est pourquoi je pensais que sous un baiser, il y avait

quelque chose de mauvais, de faux; mais on dut
m'ouvrir les yeux sur cette erreur, et je pus bientôt
m'attendre à quelque chose de mieux, car Pestalozzi
embrassait souvent et volontiers.



Vue de Berthoud, avec son château où Ramsauer fut un des premiers élèves à l'Institut Pestalozzi.

Domestique et élève (Tischdecker)

En octobre ou novembre 1800, Pestalozzi renonçait à son école en ville; et ouvrit son Institut dans le magnifique château de Berthoud, sur la colline. Parmi tous les élèves, je fus le premier à l'Institut, à pouvoir habiter au château; et mon ami Egger, le deuxième, était aussi un enfant émigré; ainsi le noble personnage avait d'abord pensé aux autres et non à lui, ici aussi; à la vérité, il nous avait donné la preuve de son amour et de sa confiance paternels. Mais, j'entrerais aussi dans un rapport tout nouveau envers lui et l'Institut: j'étais élève et devais ainsi être enseigné et éduqué; mais comme enfant de la maison, je devais en même temps accomplir des tâches; à cause de cela, sous le titre de «domestique», je devais exécuter toutes les corvées possibles incombant à un garçon.

Parmi celles-ci, il y en avait quelques-unes de très difficiles, pas très agréables, et d'autres mal-appropriées. Parmi les premières, il y avait la mise en marche d'une grosse roue pour pomper l'eau; elle

avait 24 «pieds» de diamètre, et par son action, l'eau remontait du puits d'une profondeur de 380 «pieds». En hiver, ce travail était particulièrement épuisant, si le gros vent du nord soufflait à travers la roue; pourtant deux autres «élèves-domestiques» et moi, avec 6 à 8 garçons, nous formions un groupe avide d'apprendre; et chaque quart d'heure de libre y était employé. Les nécessités domestiques nous éloignaient la plus grande partie de la journée, car elles étaient regardées comme des tâches accessoires; et l'étude restait l'élément principal.

Mais si, pendant les beaux jours d'été, tout le groupe des maîtres et des élèves, partait allègrement à l'assaut des montagnes, ou alors allait se baigner dans la claire rivière de l'Emme, qui coulait à nos pieds; ou alors partait escalader les roches environnantes, nous «élèves-domestiques» devions rester à la maison et travailler à la cuisine, à la cave, ou ailleurs; alors parfois les larmes coulaient de mes yeux; puis, je pensais à Dieu longuement, à qui j'obéissais depuis longtemps, et j'apprenais ainsi à me rendre utile et à me dominer. Et je n'étais jamais si heureux que lorsque je pouvais partager les joies susmentionnées. En prenant de l'âge j'apprenais aussi à connaître des hommes qui, malgré leur formation et leur situation, sont malheureux, car ils n'ont pas appris dès leur jeunesse, à obéir et à se dominer.

Sous-maître

Dans cette situation incohérente – de «garçon à tout faire» –, il n'y avait pour moi et pour mes semblables, et souvent pendant des semaines entières, aucune possibilité d'enseignement suivi; je voyais seulement enseigner, j'entendais qu'on apprenait, mais moi-même je n'apprenais rien; j'étais pourtant considéré et respecté comme un élève de l'Institut; et même Pestalozzi m'accordait beaucoup d'amitié et d'attention, encore plus peut-être qu'aux autres élèves; je devais être présent aux méditations du matin et du soir; ainsi j'apprenais plus par la vie même que par l'école; et il en a été ainsi de toute mon existence. Je pouvais assister à quelques heures de calcul de tête, aux heures de dessin, à l'ABC de l'intuition et ainsi je fus bientôt un des plus adroits; puis il arriva que Pestalozzi dut trouver un remplaçant pour son ancienne école en ville, il me confia une classe après une année.

Au jeune homme de 12 ans, qui lui-même n'avait jamais joui d'un enseignement suivi, on confiait une classe de trente garçons et filles!

Pourtant la nécessité incitait à prier, penser et préparer. Je donnais l'enseignement pour l'épellation syllabique, pour l'écriture; et le dessin sur l'ardoise, puis le calcul, et les nombres. J'étais vif, joyeux, souple corporellement, mais très sérieux pour mon âge, décidé et travailleur; mais aussi très consciencieux; et les élèves savaient que Pestalozzi tenait beaucoup à moi, et que j'étais venu moi-même à cette école Pestalozzi, avec eux ou du moins une partie d'entre eux; et je ne lui avais jamais donné un motif de mécontentement; ainsi je m'imposais à eux d'une manière remarquable. J'avais expérimenté dans cette situation, et cela pour toute ma vie, que conscience, rigueur envers soi-même, en particulier le désintéressement envers les bons ou les méchants, chez les forts comme chez les faibles en imposaient à l'homme; en particulier aux maîtres et aux éducateurs, cela donnait une autorité que ni la grandeur corporelle et la force, ni la supériorité intellectuelle ou le rang ne donnaient jamais.

La fermeté et la souplesse corporelle en imposaient aussi, mais seulement au premier abord; cela doit venir nécessairement du fond de l'âme, je devrais dire, du tout: l'âme de l'homme, qui tout d'abord est impressionnée par le regard de l'œil, ce quelque chose qui vient du caractère, et doit agir durablement sur l'âme des autres.

Comme je devais exercer mon enseignement dans cette école, il n'y avait pas besoin de me le dire, seul Pestalozzi l'avait sévèrement interdit: le fait de punir corporellement les élèves désobéissants ou paresseux.

J'avais dû l'apprendre très tôt, et cela m'obligeait à trouver des solutions, parfois particulières.

Si Pestalozzi était lui-même très zélé pour son enseignement, et s'en tenait à cette interdiction, comme je l'ai dit déjà plus haut, il faut aussi remarquer, qu'il était plus tard inconséquent avec ses aides; si bien qu'il donnait tort à ceux-ci en présence des écoliers; si ceux-là étaient suffisamment impertinents, ils se plaignaient à leurs maîtres du plus petit châtiment corporel. Je n'ai jamais été accusé à ce sujet; quoique j'aie secoué fermement plus d'un jeune insolent. Une fois, Pestalozzi apparut juste au moment où j'allongais les oreilles d'un fier Espagnol entêté, parce qu'il se comportait de manière insolente vis-à-vis du maître le plus âgé, comme il ne se serait pas comporté envers moi. Pestalozzi passa rapidement en se hâtant, grogna bien fort, et ne dit pas un mot; mais moi je me hâtais vers lui, afin de lui expliquer, que ce jeune méritait une telle punition. Mais Pestalozzi pleura presque et dit:

« Cher, cher Ramsauer! Tu m'as pris cette joie, cette tranquillité; je croyais que tu étais encore un de ceux qui usaient de psychologie avec les enfants. »

Plus tard, je demandais à Pestalozzi, pourquoi moi seul parmi tous les maîtres, il ne m'avait jamais querrellé en présence des élèves! Alors, il dit:

« Tu es un lutteur, tu le sais bien, et tu te serais finalement éloigné de moi. »

Münchenbuchsee

En juin 1804, tout l'Institut déménagea de Berthoud à Münchenbuchsee, et continua sous la direction de Monsieur de Fellenberg. Pourquoi et comment, ce n'est pas le moment de le dire ici. A Münchenbuchsee, pour la première fois de ma vie, je me sentais malheureux; je restais domestique, et sous-maître; et personne ne me faisait du bien; il manquait par-dessus tout à l'Institut, un amour universel vivant, et de la chaleur humaine, qui nous rendaient tous si heureux à Berthoud.

Tout était différent. Chez Pestalozzi régnait le cœur, et chez de Fellenberg, l'intelligence. Le château de Berthoud même était très grand, et avait une position dominante, avec une vue magnifique; à Buchsee, nous habitions dans un vieux cloître, et une dépendance. Tous les environs autour de Berthoud étaient très pittoresques: montagnes et vallées, jolies collines et rochers dénudés, rivières, forêts, prairies et champs

alternaient à petites distances; tandis que Buchsee était situé dans un endroit plat avec un environnement mélancolique et monotone. Mais il y a un événement que je ne peux pas cacher. Depuis bientôt trois ans, je donnais l'enseignement pour la langue et l'épellation; malgré toute la peine que je me donnais, je n'arrivais pas à bien prononcer la lettre «R». Mais il advint une fois qu'avec un camarade, nous étions en bagarre violente; et je m'enfuis en criant: «*Donner!*» (Donnerwetter = Tonnerre!), et pour la première fois, j'ai pu articuler correctement la lettre «R»! et j'en étais si fier et heureux que pendant les mois suivants, j'employais souvent cette expression de manière excessive!

Yverdon

Pour ma plus grande joie, Pestalozzi m'appela déjà en février 1805 près de lui à Yverdon, où je retrouvais un cœur de père. On se sentait mieux qu'à Berthoud, où régnait une trop grande agitation et où les particuliers voulaient s'imposer. Pestalozzi, à la vérité, restait lui-même noble et généreux, s'oubliant tout-à-fait, et vivant pour le bien d'autrui; et toute la maison s'enthousiasmait pour le vieillard! Non par la direction spirituelle et ses principes qui faisaient pourtant régner à Berthoud une vie agréable, mais surtout par sa personnalité; mais cet esprit particulier ne pouvait pas s'étendre à l'infini. Aussi longtemps que l'Institut était petit, Pestalozzi, par sa nature si riche, pouvait arranger chaque petite difficulté; il se tenait très proche de chaque membre de la maison; il pouvait aider chacun et observer chaque personnalité et réagir selon les besoins. Ceci formait ainsi un cercle de vie familial.

Celui qui y demeurait quelques années pouvait suivre une école des plus intéressantes. Il advint ainsi que jeunes et vieux, instruits et non-instruits, ceux qui avaient de l'importance et ceux qui n'en avaient pas, Américains et autres Européens variés, s'y sentaient bien et apprenaient à se connaître; et finalement leur séjour allait rester parmi les plus belles années de leur existence. Les points importants pour les maîtres étaient les suivants:

1. La personnalité de Pestalozzi; son zèle inlassable pour le beau et le bien, qui était toujours en éveil, son esprit très élevé, et souvent plein d'humour.
2. Les conférences des maîtres et les lectures s'y rapportant, qui donnaient lieu à des échanges intéressants.
3. Les remarques et les réflexions de tous les étrangers qui visitaient l'Institut.
4. Le grand nombre d'élèves, de différents pays et de différents milieux était un apport pédagogique intéressant et formateur.
5. Pour moi en particulier qui étais en formation, à différentes époques; spécialement en 1813 et 1814, lorsque j'étais le secrétaire privé de Pestalozzi, et où il me réveillait tôt le matin de 2 à 6 heures (le

jour suivant, je n'avais aucun repos, je devais prendre part à l'enseignement et à la surveillance). Je devais écrire des lettres intéressantes, mais le plus souvent, c'était ses considérations et ses recherches sur l'enseignement et l'éducation; d'autre part il me dictait ses idées sur les écoles de pauvres. Puis j'ai pu obtenir:

6. La tenue régulière de mon «journal particulier»; je m'habituais alors à l'ordre et à la précision, et surtout à être attentif aux autres et à moi-même.
7. Je fus pris par les festivités à l'Institut, entre autres les fêtes du Nouvel An, l'anniversaire de Pestalozzi, beaucoup de manifestations riches de significations et qui participaient la plupart à notre formation.
8. Les petits voyages, avec la classe toute entière étaient très stimulants et pour les plus grands élèves cela provoquait une grande excitation, et pour nous, l'occasion de faire meilleure connaissance avec l'un ou l'autre des élèves.

Point négatif:

9. La perte de temps à écouter chaque visiteur étranger prétentieux et peu doué qui venait voir Pestalozzi; on avait là l'occasion de voir comment on ne devait pas enseigner et éduquer.

Aux petits voyages s'ajoutaient ceux qu'on faisait chaque été, en plusieurs fois de 8 à 12 heures loin sur le Jura, ou bien de 7 à 8 jours dans le Berner Oberland, au lac de Genève, ou plus loin dans le Jura jusqu'à Besançon, la vallée de Chamonix, au Grand St-Bernard, ou aux lacs de Biemme et de Morat.

Pour les plus grands voyages, parmi ceux que je trouvais les plus intéressants, sont ceux que j'ai faits en été et en automne 1814, avec trois élèves, les fils de l'officier français, le Général Jullien de Paris, au sud de la France.

Quelques maîtres et élèves entreprirent aussi de plus grands voyages, en été 1811 à travers la Lombardie, et plusieurs à travers la Suisse.

De ceux-là, j'ai beaucoup entendu et appris. Après de tels voyages, on retournait volontiers au travail. On avait besoin de telles découvertes, afin de reprendre le travail à l'Institut, souvent très exigeant, et en partie très sérieux.

En particulier, c'était dur pour les élèves de Pestalozzi qui étaient devenus des sous-maîtres, car d'eux, on attendait beaucoup plus que des autres maîtres; ils devaient vivre entièrement pour l'Institut, jour et nuit, pour le bien de la maison, et prendre soin des élèves.

Ils devaient aider à porter tout le poids des responsabilités, toutes les contrariétés, tous les soucis de la maison; ils étaient responsables de tout. Pendant les heures de liberté, par exemple, s'ils n'avaient pas

d'heures d'enseignement, ils devaient être actifs pendant quelques heures au jardin, fendre le bois de chauffage, car il fallait chauffer les pièces tôt le matin, ou faire des copies. Et c'est encore ceux-là qu'on accusait du désordre économique! Et là, Pestalozzi était parfois injuste, pourtant il les aimait beaucoup, plus que les «maîtres étrangers», il les voyait comme ses enfants et amis et s'en occupait ainsi en tant que tels.

La loi pédagogique à l'Institut était qu'aucun maître ne devait faire ou posséder ce qui n'était pas permis aux élèves. Ainsi aucun maître n'avait le droit d'avoir sa propre chambre, aucun ne devait fumer, aucun ne se promenait tout seul, aucun maître n'allait à l'auberge; on ne devait lire ni livres ni journaux². Ces lois trop étroites amenaient quelques frottements entre Pestalozzi et les maîtres, et parfois de notre côté, quelques plaisanteries.

Parfois nous désobéissions, pour nous libérer de cette vie si sévère; Pestalozzi nous grondait, nous allions souvent de nuit, pour une ou deux heures, prendre l'air; si bien qu'au lieu d'aller au lit, on allait en 3 heures à Ste-Croix, pour vider quelques bouteilles de vin de Bourgogne tout en nous lamentant et en chantant; si bien qu'on rentrait avec un nouveau courage, pour reprendre le travail à 8 heures, et ni le

² Note de Ramsauer lui-même: «... Tant que je vivais en Suisse, je n'ai vu aucun journal; en revanche pendant toute sa vie, Pestalozzi fut un politicien très engagé».

temps, ni la saison n'avait d'influence sur nos défoulements. Quelques fois pendant l'hiver rigoureux, nous allions à 5 ou 6 avec une luge, pour nous divertir de nuit, pendant 1 à 2 heures, du côté de Concise, au bord du lac de Neuchâtel, et nous étions habituellement de retour le matin à 6 heures.

Mais ces délasséments revenaient aux oreilles de Pestalozzi; il rassemblait alors tout le personnel enseignant; il ne nommait personne, mais se plaignait de tous, des hommes ingrats que nous étions, etc.

Parfois aussi, si nous pensions ne plus pouvoir supporter cette vie si dure, Pestalozzi nous disait qu'il y en avait des milliers d'autres qui le remercieraient à genoux d'être à notre place; mais cela nous ne le croyions pas, car nous restions volontiers à l'Institut, en partie parce que nous honorions Pestalozzi au plus haut point, et d'autre part, parce que la vie était si variée et pour nous tout cela était très important. Pestalozzi nous disait chaque jour que les yeux du monde entier étaient fixés sur nous.

Quelques fois, nous les plus jeunes maîtres, écrasés par tout ce travail, par les nombreuses responsabilités, et par les plaintes du côté de Pestalozzi – alors que nous n'étions pas fautifs – nous nous réunissions, pour expliquer à notre maître dans une longue lettre, ce qui nous paraissait injuste, et comment on pourrait améliorer les choses; nous restions là jusqu'à minuit, devant son lit, le priant de ne pas nous interrompre, mais au contraire, de nous entendre jusqu'à la fin.

Après de telles scènes, il en ressortait quelques fois pour Pestalozzi, un courage nouveau, de nouvelles espérances, et pour nous, un amour renouvelé. Nous les jeunes maîtres, étions si exclusifs ou égoïstes, et pourtant si actifs et dévoués pour la plupart d'entre nous que nous nous tenions ensemble solidaires dans la joie comme dans la douleur.

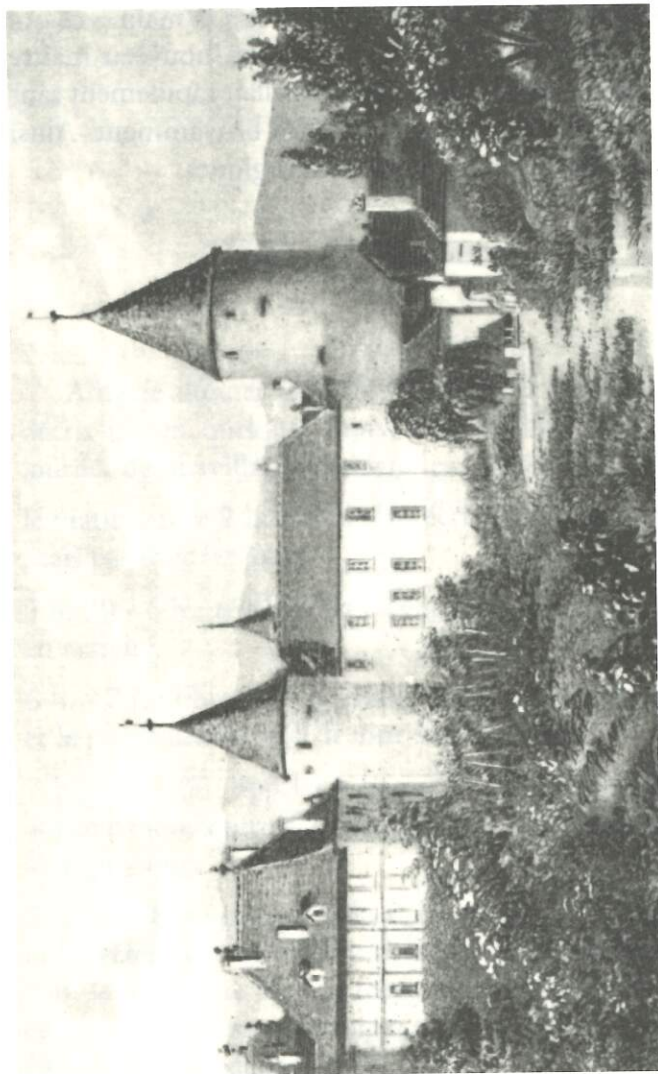
Il y avait des années pendant lesquelles aucun d'entre nous ne se trouvait au lit après 3 heures du matin; on se levait et on travaillait été comme hiver entre 3 heures et 6 heures.

Si l'un ou l'autre d'entre nous était plus capable dans une branche d'enseignement, il le communiquait aux autres qui, âgés de 30 ou 40 ans, n'avaient pas honte de suivre cet enseignement donné par un jeune qui n'avait pas plus de 16 ou 20 ans; il était d'autant plus estimé pour son zèle. Les élèves prussiens étaient particulièrement actifs et zélés, envers nous et envers notre enseignement. C'est ainsi que je donnais moi-même un cours privé de perspective à un maître; et lui en retour, m'initiait au jeu de la flûte; à un autre, je donnais un cours de géométrie, et il me le rendait en botanique. A tout moment, Pestalozzi voulait créer une école de pauvres, et songeait à employer alors des jeunes gens, très habiles dans les métiers manuels; et il songeait à moi pour la direction d'un tel institut; à cet effet, il m'envoya, au cours de l'année 1807, visiter d'autres établissements; ainsi j'allais 4 heures par jour chez un relieur réputé afin

d'apprendre le métier. Réjoui par cette perspective, car j'y avais quelque habileté, il m'envoya pendant l'année 1808, chaque jour pendant 6 heures chez un artisan, où j'appris le tournage du bois, de la corne, puis du métal chez un tourneur; et finalement, les différents métaux à mouler, durcir, assembler et polir. Je m'exerçais pendant quelque temps à la gravure sur cuivre et à la confection de cachets.

Pestalozzi avait de la peine à exposer sa méthode en une image claire, et encore moins d'en parler pour une branche particulière, car il n'y connaissait rien dans les détails et lui-même se vantait de n'avoir lu aucun livre ces dernières années.

Par contre, il avait un flair psychologique peu commun, si bien que souvent, lorsqu'il entrait pour seulement 2 à 3 minutes dans une classe, il pouvait faire partager au maître, les plus fines remarques psychologiques sur ce qui se passait. Il était particulièrement content, lorsqu'il entrait dans une classe dans laquelle on donnait une des branches de mathématiques: plus c'était vivant, plus il y avait du bruit, plus les yeux des élèves étaient brillants, et plus Pestalozzi tapait fort sur l'épaule du maître, bien amicalement, et sortait sans dire un mot (mais comme souvent dans ce cas, il prenait le bruit pour du zèle, et cela je ne pouvais pas le partager). S'il ne trouvait pas une telle vie et une telle excitation dans la classe, ou même si un maître était assis, ce qui n'arrivait presque jamais, vu qu'il n'était prévu aucune chaise pour lui; ou s'il



Vue du château d'Yverdon – côté jardin – où Pestalozzi eut son célèbre Institut pendant 20 ans, soit de 1805 à 1825.

rencontrait un maître avec un livre à la main – ce qui ne pouvait être le cas que pour un nouveau maître étranger – alors il grognait, s'en allait rapidement sans dire un mot et claquait la porte bruyamment. Ainsi étaient pour lui, les cours pédagogiques.

Tâche journalière

Afin de donner une idée de la vie à l'Institut, je décris ici, en quelques mots, mon horaire pour une journée de surveillance pendant les années 1812-1813:

le matin, entre 2 h. et 5 h. 30: écrire pour Pestalozzi, mais pas tous les jours.

5 h. 30 - 6 h.: réveiller les élèves, et mettre la maison en activité.

6 h. - 7 h.: libre, ou remplacer un maître manquant, et le plus souvent, voir si tout était en ordre.

7 h. - 7 h. 30: appeler à la prière, vérifier partout si aucun n'est manquant, et rester pour la prière que Pestalozzi prononce.

7 h. 30 - 8 h.: coup d'œil sur la toilette, les coiffures et les vêtements qu'on doit changer; puis faire l'appel, tout le monde se met en rangs, et se place; passer en revue et conduire au déjeuner.

Puis 5 minutes dans la cour.

8 h. à 9 h.: d'abord l'appel dans les classes – tout vérifier, sinon libre.

9 h. - 10 h.: appel – puis leçon de calcul dans la deuxième classe.

10 h. - 11 h.: appel – 5 minutes d'inspection dans la cour, de nouveau appel pour l'heure de géométrie dans la deuxième classe.

11 h. à 12 h.: appel – vérifier si toutes les classes sont en ordre; puis donner une leçon de dessin pour les adultes.

12 h. à 13 h.: appeler tous les élèves en rangs et alignés, attendre jusqu'à ce que tous soient là, puis les conduire à la place de jeux, et participer aux jeux de saut et de balles, passer d'un groupe à l'autre.

Pendant ce temps, une partie des élèves peut aller à la maison et revenir à la place de jeux.

12 h. 45: appel – et sonner pour le repas.

Après-midi, de 1 h. à 1 h. 1/4: repas de midi, rarement quelques minutes de plus.

1 h. 1/4 - 1 h. 1/2: inspection dans la cour.

1 h. 1/2 - 2 h. 1/2: appel – vérifier la leçon de dessin dans la deuxième classe.

2 h. 1/2 - 3 h. 1/2: appel – contrôler et donner la leçon de dessin dans la troisième classe.

3 h. 1/2 - 4 h. 1/2: appel – alignement – demander qui parmi les sous-maîtres fait le contrôle à la maison, qui travaille dans une classe déterminée, ou s'occupe des animaux ou du jardin³, conduit les jeux, le matin – en été, le bain au lac; en hiver les parties de luges, ou la gymnastique, etc...

4 h. 1/2 - 5 h.: conduire les élèves à la maison, les mettre en rangs et les accompagner au goûter.

5 h. - 6 h.: appel, vérification, puis libre.

6 h. - 7 h.: appel, leçon de calcul dans la troisième classe, avec quelques adultes.

7 h. - 8 h.: appel, vérification, puis libre.

8 h. - 9 h.: accompagner les élèves à la prière, puis au souper (21 h.) et au coucher.

Ce plan était valable un jour sur trois. La surveillance se faisait toujours par trois maîtres supérieurs et trois sous-maîtres en même temps.

Le plus fatigant, s'il faisait mauvais temps, était le plan du dimanche, parce qu'on devait être présent de 5 h. 1/2 du matin à 9 h. du soir, auprès des élèves, ignorant ce qu'on allait faire après la prédication du matin, de l'après-midi et du soir.

³ Note personnelle de Ramsauer: «Les élèves avaient la possibilité d'élever toutes sortes d'animaux, ou de soigner de petits jardins».

Seules 2 heures (de 8 h. à 10 h.) étaient destinées à la correspondance; et de 10 h. à 11 h., un maître tenait une prédication dans la salle de prière. L'après-midi, de 2 h. à 5 h., parfois jusqu'à 8 h. on allait se promener ou se baigner.

La Mecque de la pédagogie

Chaque année, des centaines d'étrangers venaient visiter l'Institut Pestalozzi; si bien que cent fois Pestalozzi s'illusionnait dans son enthousiasme. Pour chaque nouveau visiteur de l'Institut, Pestalozzi s'adressait aux maîtres les plus fidèles et disait:

« C'est une personne importante, qui veut apprendre à tout connaître. Montre-lui comment nous travaillons, prends tes meilleurs élèves, prends tes « cahiers » (concernant les branches en travail), et montre-leur, ce que nous pouvons et ce que nous voulons ».

Cent et cent fois, venaient des curieux, des sots, souvent des personnes sans aucune formation, qui passaient seulement, parce que c'était « à la mode ». Pour ceux-ci, nous devions habituellement interrompre notre enseignement, et tenir une sorte d'examen. En 1814, arriva le vieux Prince Esterhazy. Pestalozzi courait par toute la maison et criait:

« Ramsauer, Ramsauer, où es-tu? Viens vite avec tes meilleurs élèves pour la gymnastique, le dessin, le calcul,

et la géométrie, à la Maison-Rouge (hôtel où le Prince avait établi ses quartiers), car c'est un personnage très important, une personne immensément riche, qui a des milliers de serfs en Hongrie et en Autriche; il veut certainement créer des écoles et donner la liberté à ses serfs, lorsqu'il aura pris conscience de la chose.»

Je pris environ 15 élèves avec moi, Pestalozzi me présenta au Prince avec ces mots :

« Voici le maître de ces élèves, un jeune homme qui, il y a 15 ans, émigra avec d'autres enfants pauvres du canton d'Appenzell, et vint vers moi; il a été éduqué selon la méthode élémentaire; donc selon ses forces individuelles, d'une manière libre et sans contrainte. Maintenant, c'est un enseignant autonome. Ici, vous pouvez voir, combien chez les pauvres, il y a autant si ce n'est plus de forces que chez les plus riches; chez les premiers, elles ne se développent que rarement, surtout pas méthodiquement. C'est pourquoi l'amélioration des écoles populaires est si importante. Il pourra vous démontrer mieux que moi, ce que nous essayons de faire; je le recommande à votre attention ».

Alors, je fis passer un examen aux élèves, je parlais, j'expliquais, et j'élevais la voix fortement jusqu'à en être égosillé, afin de persuader le Prince de tous nos avantages.

Après une heure, Pestalozzi revint, et le Prince témoigna sa joie devant ce qu'il avait vu. Nous prîmes congé et en haut des escaliers, Pestalozzi dit encore :

« Il est persuadé, tout à fait convaincu, et il va certainement créer des écoles dans ses propriétés de Hongrie ». A ceux de la maison, Pestalozzi dit ceci : *« Tonnerre, tonnerre, mais qu'est-ce que j'ai au bras qui me fait si mal, mais regardez! Il est complètement tuméfié, enflé, je ne peux plus le plier »*, et réellement sa manche d'habit était devenue trop étroite. Je vis la grande clé – d'un demi-pouce d'épaisseur – à la porte de la « Maison-Rouge », et dit à Pestalozzi : *« Voyez, alors qu'il y a une heure, nous allions au-devant du Prince, vous vous êtes heurté le coude très violemment à cette clé, et pendant cette heure de zèle et de joie, vous n'avez rien remarqué »*. Tel était cet homme de septante ans, plein de feu et d'ardeur quand il croyait pouvoir travailler pour le bien de tous.

Il n'était pas rare en été, dans le même jour, quatre à cinq fois, qu'il vienne des étrangers au château, et que nous devions interrompre l'enseignement.

Dans les années 1812-13-14, à part mes activités habituelles, je devais souvent beaucoup parler avec nos visiteurs étrangers, si bien que la plupart du temps, j'étais enroué, et beaucoup de personnes me prédisaient, que dans quelques semaines, je deviendrais poitrinaire (phtisique). Ainsi, véritablement – au début de l'année 1814 – j'eus pendant 14 semaines une méningite dangereuse, et j'étais très souffrant; en particulier, j'avais de violents maux de tête. Dès que je fus malade, Pestalozzi s'était mis en tête qu'il était en partie responsable, et qu'il m'avait fait beaucoup trop

veiller et travailler; puis il me soigna comme un père soigne son enfant, mais si merveilleusement maladroit, parce qu'il n'était pas pratique; il était impatient et distrait, comme ne peuvent pas l'imaginer ceux qui n'ont pas vécu à côté de lui.

Ein fittli di Papp Schrey di Papp...
 Freude wenn in Pöbel fittli...
 in 100 und 100 mal...
 das sie gemittelt...
 Freude in Pöbel...
 die letzten Tage...
 Die Zeit der...
 Aber was ist es...
 In welcher...
 an...
 so...
 bedürftig...
 in...
 über...
 nach Wagner...
 Wunsch...
 Wenn in...
 so...
 in...
 Wunsch...
 in...
 Wenn...
 mit...
 in...

J. Ramsauer

Reproduction de l'écriture de J. Ramsauer, avec sa signature.
(Propriété de la Zentralbibliothek à Zurich.)

Le confident de Pestalozzi

Le temps le plus difficile, que j'ai vécu près de Pestalozzi, était celui des années 1812 à 1815; là où si souvent, je devais me lever tôt et venir écrire dans sa chambre entre 2 h. et 6 h. du matin. J'allais me coucher entre 11 h. et 12 h. (23 ou 24 h.), et je devais me présenter exactement à 2 h. devant son lit. Si j'étais quelques minutes en retard, aussitôt il se levait, s'habillait quelque peu, plutôt très peu, et courait à travers le grand dortoir des élèves ou à travers la cour intérieure, en hiver comme en été, et venait me chercher, et il n'était alors pas très amical. Mais si j'apparaissais au bon moment, ou dans sa chambre, même après qu'il m'eût cherché, alors il me louait et m'embrassait, se remettait au lit, et commençait à dicter.

Pour écrire ce qu'il dictait, c'était toujours très difficile; car:

1. Il parlait très vite et indistinctement, et mâchonnait presque toujours un coin de son drap de lit, ou quelque chose comme ça dans la bouche.

2. Il dictait à demi-mot, commençait une phrase deux ou trois fois, et se corrigeait aussitôt, avant de la prononcer de manière cohérente.

Le plus difficile ou le plus contrariant était, lorsque Pestalozzi demandait de relire certaines phrases ou certains paragraphes juste écrits; d'une manière impatiente, il saisissait alors lui-même la plume et voulait tout corriger. Et souvent, dans ce cas, il traçait toute la ligne, parce qu'elle était mauvaise et mal écrite et récrivait par-dessus de biais. Un instant amusant pour moi, était celui où Pestalozzi, dans son grand zèle, au lieu de la plume prenait le « mouche-chandelle », ou au lieu des lunettes, il prenait les ciseaux, et les employait réellement jusqu'à ce qu'il prit conscience de son erreur, et ne parlons pas d'autres incidents comiques! La feuille de papier enfin écrite était alors corrigée 3 ou 4 fois, et parfois même 6 à 8 fois, même de 10 à 12 fois, et devait alors être réécrite à nouveau.

Mais tout en étant en conversation avec Pestalozzi, essayant de comprendre ce qu'il voulait dire, on pouvait lire ses expressions sur son visage, parce que son langage était le reflet de ses sentiments et ne pouvait pas toujours suivre la richesse de ses pensées; et même son secrétaire devait souvent deviner ce qu'il voulait dire, parfois plus à son expression qu'à ses mots. Ainsi écrire pour lui était aussi difficile qu'intéressant; et cet homme au travail, si digne d'amour et de respect, inspirait parfois de la pitié.

Lorsqu'en 1814, le roi de Prusse vint à Neuchâtel, Pestalozzi était très, très malade; pourtant il voulut que je le conduise auprès du roi, il voulait le remercier de son zèle pour les écoles populaires, et lui dire merci d'avoir envoyé beaucoup d'élèves à Yverdon. Pendant le trajet, Pestalozzi s'affaissa plusieurs fois, pris de faiblesse, et je devais le relever pour le conduire; puis je voulus rentrer, mais il riposta: «*Non, tais-toi; je dois voir le roi, dussé-je en mourir... car si par ma présence auprès de lui, un seul enfant de Prusse reçoit un meilleur enseignement, ainsi je serais hautement récompensé*». C'était le plus noble des sacrifices, mais malheureusement, il faut dire que Pestalozzi négligeait alors sa propre maison, et consacrait beaucoup trop de temps à tous ces étrangers; il faisait ainsi du tort aux maîtres et aux élèves de l'Institut.

Dans les années 1812-13-14, où je jouissais d'une manière toute particulière de la confiance et de l'amitié de Pestalozzi, je devais à chaque repas de midi, après avoir mangé, monter avec lui dans la chambre de Madame Pestalozzi, ou celle de Madame Krüsi, la fidèle gouvernante, pour boire une tasse de café noir, accompagnée d'une tombée de kirsch.

La plupart du temps, Pestalozzi très gai, était prêt à faire des plaisanteries. Il pouvait être très drôle, si bien que ce qu'il était, il l'était entièrement; sentimental, dans la même heure, il paraissait très heureux, ou très malheureux, très doux et affectueux, puis subitement, très sérieux et sévère, et par

moments, très passionné. Lui-même, disait souvent: «*C'est un miracle, que je vive encore; j'ai une nature de cheval*».

Pour son bonheur et son malheur, il oubliait tout très vite; et à travers cet oubli, sa vie était moins compliquée; il n'y employait aucune malice; il ne voulait pas non plus que nous, les autres, au point de vue pédagogique, nous employions les expériences d'autres hommes, et d'autres temps; de là l'idée qu'il ne fallait lire aucun livre, mais au contraire, il fallait tout trouver par soi-même.

A l'Institut Pestalozzi, on expérimentait de façon empirique, prenant beaucoup de temps et de force, et on recommençait perpétuellement. Ce que nous avions finalement gagné avec peine et travail, et avions découvert, nous le savions et le possédions entièrement, et cela nous donnait à nouveau une sérénité et une assurance, qui faisaient oublier toutes les peines.

Souvent au cours d'une réunion de maîtres, ou lors d'une discussion avec un seul maître ou un adulte, Pestalozzi s'emportait; il retournait alors dans sa chambre et claquait très fort la porte; si bien que celle-ci sortait de ses gonds. Il arrivait que devant cette porte-même, il rencontre un élève; alors son attitude, en particulier si c'était un des plus jeunes, subitement changeait; il le serrait sur son cœur et l'embrassait; il revenait sur ses pas, rentrait dans la salle qu'il venait de quitter et disait: «*Pardon, pardon!*»

J'étais agacé, j'étais un peu fou». Un tel homme n'était pas fait pour diriger un institut. Lavater, le grand homme, lui avait dit très sérieusement: «*Je te verrais Conseiller d'un ministre mais je ne te confierai jamais la clé d'un garde-manger*».

Il aurait fallu, à côté de Pestalozzi, un homme pratique et bien formé, qui aurait été un aide valable, de toute confiance; ainsi l'Institut aurait pu prospérer, au lieu d'aller à la dérive à cause de l'incapacité administrative de Pestalozzi.

Dès l'année 1812, de l'étranger me parvenaient des offres de places; d'autre part, dès l'année 1810, de plus en plus d'élèves de Pestalozzi, parmi les plus âgés, partaient comme maîtres dans différents pays.

Moi, je n'arrivais pas à me décider à quitter le Père Pestalozzi, en partie par attachement à sa personne et à l'Institut, en partie aussi parce que je sentais qu'il me manquait quelque chose. Je me rendais compte chaque jour que l'Institut n'arriverait jamais à me donner ce qui me manquait. De même beaucoup de faits s'accumulaient, si bien que je ne pouvais plus me sentir heureux à l'Institut. Je me décidais finalement, au printemps 1816, à accepter une des trois places qui s'offraient; cela restait pour moi la meilleure occasion de me perfectionner. Il est entendu que j'avais eu l'occasion de conduire des expériences remarquables, comme peu d'entre nous en ont bénéficié.

D'un côté, le grand enthousiasme pédagogique nous protégeait, et d'autre part, le manque d'expériences

nous pesait. De plus Pestalozzi poursuivant partout un esprit d'économie nous avait appris à ne pas chérir l'argent, ainsi la plupart des jeunes n'y voyait qu'un mal nécessaire et ceci était une des particularités nobles de notre vie.

En avril 1816, je partis à Würzburg comme maître dans un Institut d'éducation et d'enseignement qui venait d'être créé.

Les adieux à Yverdon me furent, comme à chacun qui avait passé un certain temps à Yverdon, infiniment difficiles. J'avais vécu une grande partie de ma vie auprès de Père Pestalozzi, et ceci dans la joie et la douleur, et je me considérais pendant tout ce temps comme un enfant de l'Institut; et comme tel, je me présentais ainsi dans toutes les circonstances possibles; comme écolier, comme enfant protégé, comme petit domestique, comme sous-maître, et même relieur à l'Institut, tambour de l'Institut, joueur de basson, lors des exercices militaires réguliers, secrétaire de Pestalozzi, et encore veilleur de nuit en alternance avec les autres enseignants, puis maître supérieur, et pendant deux ans homme de confiance de Pestalozzi.

Cela me fait plaisir, tant que je vivrai d'être accompagné de la paix et des vœux de bénédiction prononcés par Pestalozzi lors de mon départ de l'Institut; et, de plus, pendant encore trois ans, je reçus des lettres pleines d'amitié de sa part. L'adieu amical et le lien continu avec Pestalozzi étaient, pour celui

qui avait habité sa maison pendant de longues années, quelque chose d'unique; car d'habitude, il était moins bienveillant pour celui qui partait.

Après qu'il ait quitté Yverdon, en 1825, il m'écrivit depuis le Neuhof:

«...Je lutte continuellement pour mon idéal et souffre beaucoup; pourtant mon espérance pour parvenir à une certaine reconnaissance de mon but ne m'a pas encore quitté. Ne m'oublie pas, cher Ramsauer, je t'estime et t'aime beaucoup et je resterai avec les mêmes sentiments jusqu'à mon tombeau».

*Ton vieil ami
Pestalozzi*

Table des matières

Introduction	p. 5
La maison des parents	p. 10
Emigration	p. 14
A Oberburg	p. 17
Chez Pestalozzi à Berthoud	p. 19
Domestique et élève	p. 28
Sous-maître	p. 30
Münchenbuchsee	p. 33
Yverdon	p. 35
Tâche journalière	p. 45
La Mecque de la pédagogie	p. 49
Le confident de Pestalozzi	p. 54